

Filigranes

Revue d'écritures

104

(c) Anne-Claude Thevand



"Quat'z'arts"
Vol 3

Pas de danse

Filigranes a l'ambition de se mettre en conformité avec la "nouvelle orthographe". Conformément à la décision de l'Académie française, "aucune des deux graphies [ni l'ancienne, ni la nouvelle] ne peuvent être considérées comme fautives."

Pas de danse

FILIGRANES	Éditorial	3
NAISSANCES		
Natalie RASSON	Ce petit pas du bord	5
Laure-Anne FILLIAS-BENSUSSAN	Le Sacre du printemps	6
Annie SKRHAK	Le lac des cygnes	8
Claude OLLIVE	En chanson	10
Teresa ASSUDE	Envols	11
Jeannine ANZIANI	C'est calme	12
Chantal ARAKEL	Un air de banlieue	14
ÇA TANGUE, L'ÉCRITURE		
Jacqueline L'HEVEDER	Harangue	16
Olivier BLACHE	Dansable	18
Jean-Jacques MAREDI	Corps qui danse	20
Anne-Marie SUIRE	Tentative	22
Arlette ANAVE	Dans l'ancien monde	24
Françoise SALAMAND-PARKER	Figures cavalières	26
CURSIVES		
"Comme si le corps était le lieu de tous les poèmes"		
Un entretien avec Xavier LAINÉ, poète, kinésithérapeute, musicien, comédien.		29
Au carrefour des arts (Texte de Xavier Lainé)		38

FANTASIA

Anne-Claude THEVAND	Les flots de mon âme	40
	Mauvais augure	42
Chantal BLANC	Abracadabra	44
Marie-Christiane RAYGOT	J'allais	45
Michel NEUMAYER	La nuit venue	46
Claude BARRÈRE	Autoportrait au paysage	49
Marie-Noëlle HOPITAL	Apocalypse	50
Agnes PETIT	Corps défendant	51
Paul FENOULT	Minuit et quart	52
Michèle MONTE	Debout	54

Les illustrations

- Couverture & p.15 - 28 - 40 - 41
de ce numéro sont d'Anne-Claude Thevand

Saison 2020

En 2020 nous voulons explorer la question des ralentissements et recyclages souhaitables voire urgents en écriture et ailleurs.

Face à la surconsommation des mots et des choses, c'est l'éloge du "seconde main", des recyclages, des hasards... leur reconsidération.

Nous interrogeons la notion de limite.

Entre trop et trop peu, nous cherchons l'humaine mesure. Qu'opposer au risque de la saturation, aux logorrhées, à l'exacerbation des sentiments ? Non point la raison raisonnable, ou restée confinée dans les pensées anciennes. Il nous faut cultiver l'inattendu,

l'invention, l'humour des chansonniers, tous les pas de côté imaginables.

Moquons les langues de bois, chassons les rhétoriques convenues...

N° 105 - Ça déborde

Trop dire ou pas assez ? Ce numéro invite à explorer le rapport de l'écriture à l'excès.
(juin 2020)

N° 106 - Cueillettes et Glanages

Moissonnons les blés sauvages, scrutons le sol, point trop n'amassons mais ramassons. À la recherche d'une poétique du reste, revisitons nos débaras. (Septembre 2020)

N° 107 - Ça peut toujours servir

"Obéissons à nos épluchures" nous conseille Gaston Chaissac. On ne laisse pas tomber, car rien ne se perd mais tout se transforme. (Hiver 2020)

Plus d'infos, de mots clefs et de pistes d'écriture pour chaque numéro en ligne sur ecriture-partagee.com



"Pas de danse"

("Les quat' z'arts" Vol 3)

"De tout, il resta trois choses : la certitude que tout était en train de commencer, la certitude qu'il fallait continuer, la certitude que cela serait interrompu avant que d'être terminé. Faire de l'interruption, un nouveau chemin, faire de la chute un pas de danse, faire de la peur un escalier, du rêve un pont, de la recherche...une rencontre."

Fernando Sabino, *O encontro marcado* (merci à Nicole Digier)

Ils étaient femmes, hommes, enfants, jeunes, âgés et pas. Ils étaient mariés, ils vivaient seuls, ils étaient amants, ils ne l'étaient pas. Ils ont été atteints. C'est à eux que nous pensons en ce moment présent que nous ne savons comment qualifier. À ce qui fut corps en chacun et mouvement vers l'autre. À ce qui fut vertige et force les poussant à la rencontre. Hier encore désir, puissance et jubilation, souffles échappés désormais, laissant un monde entier dans le deuil.

De bien peu sont les mots avec lesquels nous écrivons. Faire droit à une parole qui saisit les corps libres, c'était hier comme traverser un ciel et le croire sans nuages. Nous y consentions sans peine au motif que célébrer l'un des *quat' z'arts*, le plus inconfortable de tous peut-être pour nous, sujets de plume et d'écrans, serait ici notre pari commun.

Mais quand autour de nous vivre fut mis à mal, quand notre quotidien se barda et se fit geste barrière, quand le lien avec les autres ne fut plus de chair, ni de matière, ni de temps, mais d'octets circulant dans les réseaux, quand chacun se fit émetteur de flux seulement¹, alors retrouver l'optimisme qui nous habitait en cette fin d'hiver dernier et le défi que nous nous étions lancés à écrire *nos pas de danse* fut épineux soudain.

Dans ce temps d'avant confinement, nous restions ingénus. Explorer la naissance du mouvement en nous et chez l'autre, imaginer son émergence, son assomption, ses arrachements, soulèvements et chutes peut-être, c'était *sans façon*. L'écriture, comme la vie, n'était encore que passage et paliers. Une succession de vagues qui traversent pages et plages, une montée en puissance, une avancée, des reculs mais toujours l'espoir, un chemin vers l'apogée, un climax - qui sait- , au bout un clinamen peut-être. L'irruption de mille visages.

Aujourd'hui le vivant est violence. Il se déploie dans l'ombre portée du drame. Notre naïve désinvolture est ébranlée. À l'échelle du monde la voilée rongée, cœurs et poumons corrodés par ce qui d'invisible dans nos corps mêmes nous atteint.

Nos langues mises à l'épreuve. Sauront-elles encore garder leur capacité à dire, à entrer dans le double espace *du je et des jeux* ? Ou, au passage des flux, auront-elles au contraire perdu leur double et partenaire : l'autre, le corps et le devenir des choses ? Vient un sentiment d'urgence, une colère froide, un refus. Entendons la poétesse² : "au fond la danse, et avec elle la musique, répond à cette question vitale : comment mettre en forme le temps qui passe ? Que faire de son temps et de son corps dans le temps ? Puisqu'il faut bien arriver à se mettre au monde soi-même".

Alors, collectivement, en ce temps de suspens, qu'imaginer d'autre si ce n'est continuer de naître. Résister à ce que nous pourrions devenir. Retenir entre nos doigts ce que nous avons été. Dire ce que nous sommes. Confier au maelström des mots qui nous ont été légués ce fragment de culture qu'un virus avait cru mettre à mal.

Cet éclat, un bout d'humanité, lecteur, se dévoile ici au fil des pages. Il s'appelle savoirs du chant et de la danse, art de la séduction et du conflit, science de la maîtrise et des dérèglements. Il est musique singulière, invention sans cesse renouvelée d'un vivre côte à côte, corps à corps, face à face, corps contre corps.

Lançons par textes interposés notre bouteille à la mer.

MN (avril 2020)

(1) "Le monde numérique a porté le miroir à son degré ultime d'efficacité. Il a mis à genoux l'histoire de l'ombre en nous faisant croire qu'il peut exister un monde sans opacité, (...) translucide et transparent à lui-même, sans attribut nocturne", in Achille Mbembe, *Brutalisme*, (La Découverte)

(2) Ariane Dreyfus, *La lampe allumée dans l'ombre* (José Corti)

Ce petit pas du bord

Pas de danse nécessairement, mais au moins l'ondulation, le souffle, le rythme, le cœur soudainement en rythme nouvelle.

Pas de danse tout de suite.

Un oscillement du cœur, peut-être, un regard profondément vissé dans les tripes de la vie, un petit pas prudent de l'autre côté.

Pas encore, pas maintenant. Attendre un peu au bord. S'imprégner d'un pan de ciel bleu, en ourler nos désirs, et les peupler, et les fourbir.

Pas de danse aux moments troubles, il ne faudrait pas tromper les pas. Plutôt se déchausser, et planter ses blessures dans une terre fertile.

Ce jour-là peut-être, esquisser le mouvement qui soulève, le geste qui déhanche, la parole qui dit. Reprendre et multiplier son petit pas du bord, l'apprendre par cœur, le glisser, le voler.

Démutilplié, il s'engouffre et s'engrosse. Il enfle, s'envole, se dépose çà et là. C'est lui, c'est lui. Il n'a rien oublié de l'ondulation, du morceau de ciel et de vos désirs. Il est fort comme un peuple, fragile comme les chevilles de la danseuse. Il a trouvé son rythme et son regard. Il s'offre et se donne.

Ce petit pas du bord....

N.R.

Le Sacre du printemps

Vous avez choisi une place sans visibilité ;
pour assister à un ballet, une idée loufoque.
Pas si fou pourtant : c'est vous qui allez danser,
les yeux fermés.

Un surgissement léger, doux, les bois :
Les bois et leurs bêtes dorment mais pas tous.
C'est le matin le matin on se découvre un autre corps
Pas le corps fatigué de la nuit, celui qui tombe
dans les draps et s'éprouve dans sa masse accueillie
par la masse inerte du lit,
Le corps du matin.
Le corps d'un enfant.
Basson, clarinette, hautbois :
Oui, je suis toujours là.

Il s'agit de se déplier doucement à petites lampées
infiniment comme on sirote un vin rare.
Il s'agit de cette joie qu'on a, vieilli, à retrouver
l'enfant homonyme dans son corps même et autre,
de découvrir comment la main s'ouvre, phalange
après phalange, comment la paume vrille et glisse
autour du poignet, et comment ce faisant on donne
de la danse aux doigts.
Puis ainsi à l'autre main. Même pas mal.
J'ai de la chance.

Il y eut un matin.
Il y eut le matin, et le monde autour donne écho au désir de
danse qui avance à bas bruit, à la paix tonique qui s'y love et
crescendo s'habille en technicolor.
Les grands moyens de l'organon.

Les bois sont contagieux, c'est une forêt maintenant.
Et il y pousse maintenant un autre autrui vivant et vert,
humain animal végétal, qu'importe.
Et en route, je, tu, nous, elles et eux, ça reprend le chant,
pour porter une marche vers quelque chose de très
important qu'on va chercher ; ou porter ailleurs.
Un peu plus loin. Beaucoup plus haut dans la poussée
verticale qui fait que chaque printemps on est un peu
plus mort mais un peu plus grand.

La forêt est là, passionnée, elle parle comme une amoureuse,
allons, dansons, faites avec moi, respirez profond. Ça respire
de plus en plus fort, comme les bois respirent, avec tous les
vents, et la beauté de cet unisson est presque insupportable.

Quelle puissance, le bruit de vos souffles de sauteurs,
danseurs, humains qui dans la naissance chaque instant de la
musique oublient d'être empêchés. Et encore celle
de la percussion de vos pieds sur le bois ou la terre,
bang le bruit de nos pas, boum le culot de nos sauts à trouver
les plafonds.
Et ce qui tingle clingue au fond du bois les allège encore, et
c'est l'incroyable du profond bleu qu'en sueur on gagne, celui
de tous les essais de ciel, on en oublie de tomber sur son cul.

Sur ce pont tenace de cordes grosses ou maigres tendues
tricotées ensemble on marche on étend les bras on vole.

Et on vole ce qui nous appartient, le monde.

En haut de cette montagne gagnée, l'humain à bout de souffle
s'étonne d'encore se remplir d'autres airs, et la rue d'en bas,
d'après, d'à nouveau, est belle comme une belle chanson.

Le Lac des cygnes

Un jeune homme s'en allait chassant Lorsqu'il croisa un cygne blanc...

C'est presque l'aube au pays des songes. La brume frémit sur le lac. Elle s'effiloche au sommet des érables, voile et dévoile les feuilles effarouchées par les sautilllements du soleil.

Nous sommes dans le conte d'une calme journée d'hiver. La musique de Tchaïkovski va crescendo. Le ballet commence, batteries et entrechats. Notre fringant chevalier croise un cygne, qui se transforme au lever du jour en une belle damoiselle. Un duo d'amour se noue, pas de deux d'un classicisme épuré. Un port de bras frissonne d'émotion, une arabesque s'empare du ciel. Les corps prennent possession de l'espace et disparaissent d'un jeté.

Le drame est en place. Les mélodies traditionnelles du musicien russe lui donnent son ampleur. Elles nous entraînent dans le destin tragique d'Odette. Un sorcier l'a condamnée à une double vie. Elle danse la nuit avec les cygnes et vit le jour comme une jeune fille. Seul un amour fou peut la sauver.

Il y a toujours une malédiction dans la passion et les coups de foudre. Rodolphe pense constamment à sa bien-aimée. Il croit la reconnaître au milieu d'un bal. C'est le double maléfique d'Odette qui le séduit dans un pas de deux d'une gaieté folle.

Son infidélité réveille la malédiction et condamne sa dulcinée à rester éternellement parmi les cygnes. Ces oiseaux millénaires, symboles de pureté, partagent leur vie avec le même partenaire. Ivres de chagrin, ils peuvent même les suivre dans la mort.

Jamais les légendes n'abandonnent leurs mythes. Rodolphe va essayer en vain d'arracher son aimée à sa destinée. Il affronte le monde des grands oiseaux blancs. Diagonale, quadrille, rondes élégantes, la chorégraphie du marseillais Marius Petipa le bien nommé est somptueuse, soutenue par la très romantique musique symphonique de Piotr Illich Tchaïkovski.

Les corps ré-écrivent dans l'alphabet de la danse la douloureuse histoire d'une passion contrariée. La voici qui se réfugie dans le rêve des artistes au paradis nostalgique du Lac des cygnes, véritable couvent des espoirs perdus. Les danseuses en tutus blancs rehaussés de tarlatane, avec leurs chignons bas garnis de plumes précieuses, continuent, élégantes et pures, à embellir le pays des sortilèges. Leurs arabesques s'inscrivent avec légèreté dans la solitude et le malheur.

Une fois le rideau baissé, l'illusion des amours sublimés continue à nous poursuivre, et la magie de l'art nous entraîne de nouveau au pays des songes.

**Un jeune homme s'en allait chassant.,
Lorsqu'il croisa un cygne blanc...**

A.S.

Pas de danse en chanson

D'où vient cette source...

Surgie de son lit de mousse,
Te vient-elle de la terre,
Des grands souffles de la mer ?
Tes enfants, tes parents
Seraient-ils les fondements
Pour qui tu rêverais
D'être libre, d'être vrai ?
Simplement
Simplement

Face à la facilité
Du bon plaisir
Face à la félicité
Des doux désirs
Face aux somptuosités
du paraître
Face aux incongruités
du mal être.

D'où vient cette source

Avec la morosité
Des jours de crasse
Avec la porosité
des nuits fadasses
Les craintes et les terreurs
des biens-pensants
Les rejets et grandes peurs
Des braves gens

D'où vient cette source

Loin d'un confort béat
Tu me pousses
Loin des grands yakas, yakas
Je dis pouce
Et me lève et résiste
Pas fataliste
Je le dis et insiste
Oui, je résiste

C'est ma force qui source
De son frais nid de mousse
Elle me vient de la terre,
Du grand souffle des vents,
De mon père, de ma mère
Et de tous les résistants
Pour être libre et juste
Ma vie, oui, je l'ajuste

Cl.O.

Envols

I

Ne laisse pas filer
Ces moments où les corps
Enlacés, drapés, enveloppés
À pas de loup
S'élèvent et se replient
Les mouvements inachevés portent en eux
Cette lumière éclatante
Attrape-la

Pas de mots
Pas de cris d'oiseaux
Juste l'engagement entier
L'attention sans faille
Des pas qui reculent et avancent
Crépitement du sol au son des tambours

II

Des faux pas
Les rondes se défont
Évidées des mains qui les soutiennent
Ce chemin n'est pas le tien
Tu emboites le pas de ceux qui pleurent
Volets fermés, maison craquelée, corps déchiquetés
Pas de clés
Pas de visages
Tu vois au-delà des murs ces champs jadis colorés
Les ombres franchissent les pas des portes
Les oiseaux se taisent

III

Mouvement d'ombres muettes
Les fils des marionnettes s'animent
Ils s'accordent au gré du vent
Des eaux qui coulent
Tu respirez un peu, au loin
Le souffle de la terre
Fenêtre ouverte, douceur et clarté
Du fond du ciel, tu ouvres le bal
Des étoiles filantes
Des odeurs écrasées de lavande
Du fond de l'aube, tu t'envoles

T.A.



C'est calme, trop, calme.
Trop... silencieux.
Plus - aucun - bruit.
Puis des gouttes de pluie.
Sur le toit, la terrasse, les vitres des fenêtres.
De grosses gouttes, lourdes. Insistante monodie.
Tap tap tap, tap tap tap, tap tap tap.

Je glisse vers un fauteuil, proche.
Et ferme les yeux.
La pluie entonne :
«Un deux trois, un deux trois, un deux trois »
«Trois trois trois », répète une voix.
Je reconnais la voix.
Petit-fils.

« Un mètre quatre vingt trois »
se glorifiait la voix.
Ah !
La pluie accélère son tempo.
Tap tap tap, tap tap tap, tap tap tap.

Cent, mille, cent dix mille billes d'eau
Frappent, tapent et font des flaques
Sur les marches des escaliers, les poteries voraces,
le banc abandonné.

Je m'agite dans mon fauteuil
Et ouvre les yeux.
Au noir de l'orage. À l'air oppressant.
Au fracas imminent.
Pan ! Coup de tonnerre tonitruant.
Je sursaute. L'électricité disjoncte et
un retentissant déluge s'abat sur les arbres,
les rosiers fatigués et
la rue qui dévale.

Mon esprit, entraîné par les trombes d'eau,
part à la dérive,
escorté par ces milliers de notes de pluie,
cellules de vie.

Baba, le chat roux des voisins,
réfugié sous la table
du jardin me regarde fixement.

Je t'entends Baba, je t'entends :
« Laisse aller, c'est une valse ».
Tap tap tap, tap tap tap, tap tap tap.

J.A.

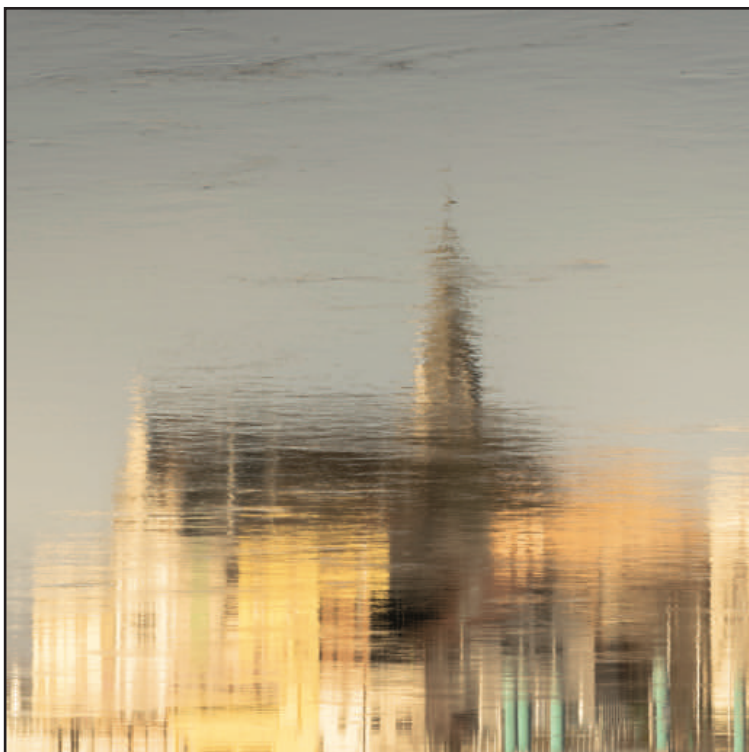
Un air de banlieue

J'écris pour te dire...
Que la rue, ta rue n'est pas sans issue,
Déjoue les plans, t'estime pas battu.
La folie est dans la diversité
De toutes les sortes d'identités.
Instaure une trêve, embrasse ton rêve,
Abaisse tes armes, sèche tes larmes.
Garde foi en toi, fuis ton vague à l'âme !
Ces murs qui usent et freinent tes sens,
Déjoue leur plan, prends-les à contresens.
Donne-toi les moyens du lendemain,
Le choix de ton destin il t'appartient.
Écris tes mots dans l'espace et la danse,
Ton audace fera la différence.
Ta souffrance, ta sensibilité
Transforme-les en créativité.
Les espoirs sont permis, pas de hasard !
Projette sur ta vie de banlieusard
La beauté, la vie est en toute chose,
Ecarte le buisson y a une belle rose.
Laisse tes émois montrer le chemin
De tes désirs, des matins sans chagrin.
Dessille tes yeux, regarde les cieux,
Il y a du bleu au fond de tes vœux.
La vie, ta vie s'écrit à chaque instant,
Va de l'avant...

*Il y a l'écriture des couleurs
Patchwork du métissage
Des villes cosmopolites*

*Qui donne naissance
À une autre écriture
Une autre inventivité*

Ch.A.



(c) Anne-Claude Thevand
Les flots de mon âme

Harangue d'un Critique à l'usage des Écrivains futurs

À aucuns ne plaise et soit de juste usage

"Fais ton bateau et sur la mer chemine" soufflait le vieux Ronsard par la bouche de Calypso s'adressant à Ulysse l'aventurier sans repos, alors qu'il s'éloignait de ses charmes pour continuer sa quête au-delà de toute raison.

J'ajoutai à ce vers, in petto et avec ma propre brise, car j'avais mon mot à dire dans l'avancée du monde de la littérature, en tant que... devin, écrivain, chercheur en mots, découvreur d'horizons, parti de loin et revenu de tout, orateur me prenant d'éloquence devant la jeune pousse écrivaine avide de voies nouvelles en Écriture la menant à la gloire, en un mot en tant que Critique, tout comme je l'eusse dit à Ulysse, fougueux et inconscient des dangers qu'il avait à braver :

Fais d'elle ta maîtresse, ta goulue.

Mais quand [assénai-je d'un ample geste de la main levée vers les cieux, l'index pointé] aplati sur le sable mou après une traversée proche de l'éternité, *navire épuisé* par la puissance torse des flots, car ils t'auront fait croire, les fourbes, que tu les dominais, et que si ta rame les fouettait elle les mettrait à l'amble puisque tu avais épousé en fausse noces Aphrodite, l'égérie du désir, de ton désir, celle qui les nourrit, les agite et les amène au monde, tu comprendras, jeune aventurier sans repères, qu'ils te contraient, s'amusaient de ton effroi, gonflés, eux, comme de leur propre désir d'en finir avec toi.

Oui !!! [tonitruai-je], les mots dans leur immense déploiement, les sons rugissant feulant, la syntaxe hydre aux têtes dressées, la Littérature, ta putain, tous ont combattu, sans cesse contredit, retardé, l'écriture de ta geste devenue celle de ton échec.

Pauvre bateau [feulai-je doucement] *englouti* par les sables mouvants des pages inutiles emplies de mots morts nés massacrés en leur jeune existence, raturés, biffés en leur premier essor par ta plume intransigente et rageuse, brisé par tant de nuit arides en combats et luttes vaines pour forcer le passage, qui du besoin de dire te mènerait à l'expression, à l'incarnation de tes idées, de tes images en

quête d'existence, poussières tourbillonnantes encore en suspension, jamais posées vraiment, vaincu par tant d'espoirs et d'ambitions contrés, toi, crevant de soif près de l'outre vide des illusions disparues.

Oui, toi l'écrivain, et je le gémis en la plus basse octave, *qui te pensais* guerrier aux mille ruses, bondissant sur les allitérations et les assonances, t'esquivant à l'aide de périphrases, d'euphémismes, te cachant sous les ellipses, créant mille chocs par les chiasmes et les oxymores, ricanant derrière les antiphrases, surfant sur les analepses et les prolepses, glissant sur les sens des métaphores et des métonymies, gonflant les voiles du récit d'hyperboles, d'emphase et d'allégories, quelle victoire t'a rapporté tout ce bruit au cours de ta lutte, de ta traversée en écriture, si semblable à celle d'Ulysse le navigateur ?

Toi, [édic tai-je une note plus haut], fier d'être l'amant chéri de la Littérature dès ta puberté écrivaine, tu as compris qui elle est, cette maîtresse adulée, et qu'elle se love désormais en d'autres couches prometteuses, celles des gitons nouveaux, frais et roses, béant devant ses diktats, soumis à ses règles jusqu'à l'insoutenable, cravachés qu'ils sont par l'impétueuse, tu sais de quoi je parle.

Toi, [lançai-je un bémol au-dessus *qui crus* aux sirènes de tes talents loués par d'ambitieux écrivillons au futur vague], entends-tu leur indifférence, leur oubli ? *Remets-toi sur tes jambes* encore flageolantes, [grondai-je en basse sonore], en rivage sûr enscris tes pas, celui d'un récit à la richesse mesurée, issu de ta genèse, qu'une plume apaisée construira

Tu dois voyager profondément en toi-même, contre ton gré, [scandai-je d'un staccato persuasif]. Puisses-tu ainsi enfanter une œuvre. *Ce sera ton destin* [ponctuai-je d'un accord final, dramatique et sans réplique]. *Chaque écrivain* est un Ulysse en Odyssée, aimerais-je susurrer en contre-point à ce jeune auteur, satisfait de mon discours de Critique avisé

Le mien de destin, Critique reconnu, fut d'entendre mille applaudissements, compliments, flatteries, d'engendrer des possibles inaboutis, des défaites certaines, un grand charivari en la gent écrivaine, cul par dessus tête et qui ne trouvait pas la sortie, mais parfois aussi, ô bonheur indicible, de belles, fortes et solides créations littéraires, mes seules raisons d'être et de débattre

J.L'H.

Dansable

La petite place était maintenant vide et l'obscur du soir lentement gommait nos corps. Nous savions que nous allions bientôt nous séparer, nous éloigner. On venait de danser, nous de Marseille, eux de Ramallah, pour ne pas oublier le langage de la danse. Ce vocabulaire des danseurs me mettait en scène dans une dramatique gestuelle par la seule présence silencieuse de leurs corps. Nous étions muets dans le partage verbal, écrit, ayant tous comme seul moyen d'échange notre langage à l'intérieur du mouvement. Nos chorégraphes avaient écrit l'esthétique puis l'avaient retouché, raturé, réorganisé, effacé pour la redire ; travail trop appuyé où ils avaient oublié de nous laisser dans la marge un espace vierge, notre espace.

Cette marge serait un peu comme une ponctuation qui rythmerait l'écrit, comme des silences qui donneraient au mouvement sa respiration infime mais si précieuse. Dans l'amorce d'un geste, je cherchais dans des interstices de vide mes déséquilibres, mes asymétries, mes contrastes, ma dissonance où ni camouflage, ni solution de rechange n'existent au moment de la création. Mon implication doit alors être totale. C'est ainsi que durant la représentation en duo avec Mourad, j'ai réalisé la force du facteur poétique du geste humain. Il était en appui et je devais lentement glisser pour le laisser couler contre moi, reprendre équilibre avec lui sur d'autres parties de son corps jusqu'à s'allonger au sol, nous éloigner l'un de l'autre en rampant, en roulant pour nous retrouver en fond de scène et partir chacun de son côté, courant sur une diagonale.

Ce qui avait été écrit devenait petit à petit notre source ; une nouvelle écriture greffée dans une autre écriture. Nos corps épuisés, essoufflés élargissaient notre champ de possibles, livraient à l'espace la matière d'une pensée. Nous étions parvenus tous les deux à explorer une zone d'échange qui s'active, se consume et se transforme sans cesse dans l'indicibilité essentielle de la danse. Cette percussion improbable de nos corps avec l'écriture avait cristallisé en des particules de fusion, l'espace, le mouvement, le texte et notre seule présence.

Je suis resté en contact avec Mourad qui me disait dans sa dernière lettre qu'il partait à la grande marche du retour pour y danser la paix.

O.B

Corps qui danse

Tout commence par une présence. Une présence humaine. Une présence humaine au milieu de la nuit. Au milieu de nulle part. Une présence au centre d'un halo lumineux, comme si l'homme était le noyau de cette cellule rayonnante, comme si c'était à lui de lui donner son auréole, son relief. En guise de musique, un frottement, un brouillage, un brouillard sonore, ponctué de la même note, brève et lancinante, comme pour les sonars, ou les électrocardiogrammes.

L'homme sait-il où il est ? Il regarde tout autour de lui. Il esquisse en quelques pas une marche qui ressemble à du "sur place". Puis, bien à plat, il croise ses pieds maintenant immobiles et fléchit ses genoux tandis que ses bras remontent du long de son corps, se croisent aussi avant d'arrêter sa main gauche sous le coude droit et sa main droite sous le menton. L'observateur se fait penseur. Cette pensée civilise tout le corps, anoblit chaque muscle, saillant et rebondi, de son irréprochable anatomie, comme un spécimen parfait du genre humain, peut-être le premier homme, un Adam tout seul dans cet Eden encore vide... un Adam noir de peau à peine vêtu d'un collant plissé et d'un foulard de même facture, plus fine qu'une membrane.

En lui, la pensée se meut, elle se met en marche physiquement ; elle pèse sur ses genoux et relâche, pèse sur ses genoux et relâche ; les jambes se plient et se tendent, se plient et se tendent... le ventre, le torse se gonflent et se vident...

Une énergie, qui monte et qui baisse par la répétition des gestes, cambre son dos, élargit ses épaules et électrise son bassin. Paradoxalement, le brouillage sonore se ressent comme moins mécanique : entre deux stridences blanches du sonar, un bruit d'eau, ruissellement voire éclaboussure, ainsi que des battements, rapides mais réguliers, battement de métronome, battement de trotteuse, battement d'un cœur d'enfant à naître... survolant ce champ sonore, ce chant de vie, on reconnaît le souffle qui s'est superposé, un souffle bestial, presque sorti de naseaux fumants, qui fait de tous ces battements une pulsation, une pulsation où la pensée s'extirpe de la chair, trouve son rythme pour ébrouer ses bras comme un échassier encore titubant déplierait ses ailes, se laissant aller d'abord, en une ronde timide par petits pas chassés sur les pointes, à la découverte de mouvements dont le corps accouche, bien ancré dans le sol, avec une frénésie de plus en plus allègre, dans la pleine jouissance de ses membres supérieurs et inférieurs qu'il éprouve avec grâce, les tordant, les étirant jusqu'à les rudoyer sans trahir l'effort ni la douleur. Bonds, pirouettes, promenade, entrechats... Libération du corps par l'esprit... et vice-versa... mais toujours née de la contrainte. Ivre de ses plaisirs si solitaires, l'homme a-t-il remarqué toutes ces ombres, indistinctes au début, comme sorties des limbes ? Peu à peu, elles l'approchent et l'encerclent !

J-J.M

Tentative

**Comment dire du geste le moindre
et le plus, le mouvement et l'immobilité.
Au risque du doute.**

Petits pas
sur le sol

Pieds nus
assignés
à l'espace de la scène
immense et minuscule

Code écarts élan
pulsion retenue tension
fleuve effondrement
effusion

Ils piétinent
ils passent

Pause

Le son s'éprend
plane oscille roule racle

Harmonie et dissonance
Une ombre ocre
caresse les corps

Des silhouettes se lovent
œuf et œil
balancent bercent

La tache, d'un
foulard rouge
sang sur le sol, sombre

Les jambes
se déplient nues
ouvrent l'éventail
d'une forêt de troncs
effeuillés

Elles s'élancent
par-dessus
l'infini noué
de lumière,

et resté là
le silence dans
son drap annonce
le hochet d'un geste.

Ecrire la danse : dire du geste le moindre et le plus, le mouvement et l'immobilité.

Un art hors les mots où la musique est instigatrice, complice. La vie, le tragique se font art où le corps est signe, S I G N E S.

Le corps en place et lieu des mots. Les mots ne savent alors que surligner en commentaires, descriptions.

Si le texte apporte à la peinture, quand il veut l'écrire, l'épaisseur du temps, (qui manque à l'œuvre graphique), il devient concurrent de la vivacité expressive de la danse.

Elle est une succession d'instantanés portés par le mouvement que le texte bute à saisir dans sa force, sa brièveté, sa continuité.

Malgré l'ellipse et la métaphore qui ouvrent des béances où le lecteur peut construire une vision il y a comme un affadissement un impossible à écrire la danse (non sur ou à propos) à en faire Poème.

Même s'il faut en oser "la tentative", nous sentons que seul l'élan de la danse est le Vrai poème de la danse.

A-M.S

Dans l'ancien monde
On parlait aux étoiles, aux chevaux, aux maisons
Certains pouvaient parler aux murs
On était fils, d'une plante verte, d'un cygne,
d'un renard
C'était la beauté des mots
On en revenait, on en redemandait
Ils dansaient pour nous
Musique !!!

De quels flambeaux faire le deuil
Dans les couloirs silencieux
Le nom a éteint le prénom
La mémoire flanche aux bords de l'hôpital
Qui peignait nos vies en rouge

Potemkine a reculé d'un siècle
On est dans la France d'Hugo et de Zola
Les cheminots, les dockers
Relèvent la tête pour l'honneur

La Justice a jeté son tablier
Le mot ne renvoie pas la chose
Même les avocats
Ont fait valser sa robe noire dans tous les palais
Où elle se déshabille
En pute non soumise

Une petite flèche bleue
Se déplace furtive
Sur l'écran
De mes nuits noires
Elle fait passer dans la mémoire
Une chaleur perdue

Ce jour-là c'était la grève
Le corps et le rêve liés
Un présent gai comme une cloche
De montagne,
On ne lâche pas ce point d'appui
Qui vous ouvre le monde

Je me réveille dans le métro
Les escaliers montent et descendent
Chacun sa marche
L'œil absent
Se laisse exister seul,
Son collectif proscrit
Fondu à l'intérieur
D'une cravate, d'un tatouage
Travesti

L'étrange vous saisit.
Votre bouche est trop rouge
Votre manteau trop noir
Vos souliers trop hauts ou trop bas

Femme, c'est trop ce soir.
Ça déboule, ça traboule, ça tangué
Ça se barre, ça prend le vide dans ses bras
Ça chante le déjà vécu
Comme s'il était là.

A.A

Figures cavalières

Mercedes avait acheté sa robe dans une friperie mais elle était plutôt satisfaite de son achat. La robe était d'un rouge écarlate, très longue avec des plis qui tombaient de son col comme les ronds qui se dispersent dans l'eau après un jet de pierre. Elle était entrée dans la grande salle de bal avec beaucoup d'appréhension, consciente de toutes les choses qu'elle avait à apprendre, de toutes les techniques qu'elle ignorait, de ces pas qui chez elle manquaient d'orthodoxie. Elle les avait appris dans la rue, avec son père d'abord puis des amours de passage. Mais ici c'était ce qu'elle voulait : aller plus loin dans l'exécution des figures, aller plus loin dans la connaissance intime des mouvements de ses membres et de ceux de son partenaire. Déjà le professeur leur demandait de se mettre en place, de s'apparier avec leur cavalier. Elle était venue seule, toute tremblante et quand cet homme très grand, très brun, très beau, s'était approché pour l'inviter, elle eut un mouvement de recul, se souvenant que sa robe était un peu élimée par endroits. Mais il lui était impossible de résister à l'attraction dominatrice de l'homme qui venait de l'empoigner et de la lancer dans un duel d'arabesques puissantes et de tournoiements vertigineux. Il était vêtu d'un costume de drap coûteux à la coupe impeccable qui sentait encore l'aiguille de la couturière. Ils n'étaient pas originaires du même quartier tous les deux. Elle avait mis derrière les oreilles quelques gouttes d'eau de Cologne. Son parfum à lui exhalait raffinement et belles maisons. Cambré dans un pantalon qui soulignait la courbure de ses reins et la fermeté de ses fessiers, il entraîna Mercedes dans un tourbillon dont elle ne contrôlait rien. C'était lui le maître et par la parfaite connaissance de son art, il faisait de Mercedes tout ce qu'il voulait. Renverser son dos comme un arc, la faire glisser d'un pied sur l'autre, la balancer dans un équilibre précaire, pour mieux la reprendre dans ses bras réclamant de nouvelles figures.

La tête tournée sur le côté, vers le mur froid de la salle, il ne la regardait pas. Mercedes se rappelant les enseignements de son père, ne le regardait pas non plus, la tête tournée vers le mur mais du côté opposé. Dans la position altière de leurs cous, ils ne se regardaient pas mais leurs corps eux se regardaient. Joue contre joue, contact à peine effleuré, à fleur de peau, dans une excitation que l'infime distance, mais distance quand même, ne faisait qu'exacerber. Pelvis contre pelvis, ondulant dans la danse au même rythme mais seulement dans un frôlement évanescant qui n'était pas un toucher. Sur ses talons aiguilles que sa sœur lui avait prêtés pour la soirée, Mercedes ne s'était pas sentie très à l'aise mais cette impression de maladresse avait disparu quand le bras de l'homme avait entouré sa taille et l'avait fermement prise, une main plaquée sur les reins de Mercedes et l'autre entrelacée à celle de sa cavalière. Elle ne savait pas par quel miracle elle retrouvait les gestes d'antan. La caresse de sa jambe sur celle de l'homme, le tour chaloupé de ses hanches lui obéissant au doigt et à l'œil. "Soy Arturo" lui murmura-t-il comme une surprise dans ce silence de bandonéon tout en continuant à regarder le mur avec application. "Soy Mercedes expira-t-elle les yeux fixés sur le mur opposé. Et leurs souffles se mêlèrent. Collé serré. Dans ses balancements, la robe de Mercedes s'ouvrait sur un côté. Une fente dans le tissu, ouverte, haute, étroite. Arturo menait le bal, fasciné pourtant par cette fente, par cette jambe blanche et galbée qui émergeait de cette fente.

Tout était sublime. La musique pour l'oreille, la chorégraphie de pleins et de déliés et le rouge et noir des danseurs pour les yeux, l'odeur des parfums entremêlés par la danse pour le nez, le dos dénudé et l'effleurement des peaux pour la main. Et pour la bouche ?

Pour la bouche, nous n'en dirons rien. Car la bouche leur appartient. Regardez-les, regardez-les...

F.S-P



(c) Anne-Claude Thevand
Les flots de mon âme

"Comme si le corps était le lieu de tous les poèmes"

Un entretien avec Xavier Lainé

Xavier Lainé est selon les jours, kinésithérapeute, praticien Feldenkrais, musicien, chanteur, comédien, poète. Nous l'avons rencontré à Manosque, par une douce après-midi du mois d'octobre 2019 dans un lieu atypique, le restaurant, "Aux goûts du livre" qui fait office de salon de thé et propose également des livres d'occasion à la vente.

De 1997 à 2003, il a œuvré à faire exister un espace dédié aux poètes qui vivent et ont vécu sur ce territoire de Haute-Provence choisi par affinité de cœur. C'est en lui la dimension de l'engagement.

Depuis 2003, il fait le choix de la discrétion et du retrait, seul moyen à ses yeux de plonger dans ses recherches autour du miracle de la vie et de sa complexité, autour de l'humain et des relations entre les hommes et l'environnement qui les supporte et les façonne...

On retrouve de manière régulière des textes de Xavier Lainé dans Filigranes.

CURSIVES

cursif, ive : adj. 1792 ; cursif, ive : latin médiéval cursivus, de currere, courir. 1. Qui est tracé à main courante. On appelle cursive toute écriture représentant une forme rapide d'une écriture plus lente". (M. Cohen). Lettres cursives. Subst. La cursive. V. Anglaise. Ecrire en cursive. 2. Fig. V. Bref, rapide. Style cursif. (Le Petit Robert).

cursif, ive : adj. 1792 ; cursif ; 1532 ; latin médiéval cursivus, de currere, courir.

I. Qui est tracé à la main courante. "On appelle cursive toute écriture représentant une forme rapide d'une écriture plus lente". (M. Cohen),

Lettres cursives. Subst. La cursive. V. Anglaise. Ecrire en cursive.

II. Fig. V. Bref, rapide. Style cursif. (Le Petit Robert).

L'entrée en écriture

Filigranes : Comment es-tu venu à l'écriture ? Ton travail de masseur-kinésithérapeute et ce rapport au corps a-t-il favorisé le goût de l'écrit ?

Xavier Lainé : J'écris depuis mes onze, douze ans sur des carnets. Mon initiation à l'écriture a été progressive, je réécrivais mes rédactions, toujours insatisfait de ce qui m'était demandé à l'école. Quand on est empêché d'exprimer des choses ailleurs, l'écriture est un excellent moyen de renouer avec soi, de faire le point sur ce qui nous traverse, sur ce que l'on vit. Ce n'est pas une passion, mais un besoin impérieux de traduire en mots un certain nombre de choses. Lorsque je suis devenu kinésithérapeute, le fait de toucher les gens, d'écouter leurs histoires, a envahi aussi mon écriture. Tout ce qu'on vit tous les jours, tout ce qu'on regarde, tout ce qu'on ressent, vient influencer la manière d'écrire.

Filigranes : Tu écris pour Filigranes depuis 1989. Qu'est-ce qui t'a mené à cela ? Pourquoi cette fidélité depuis tant d'années ?

XL : En 1989, lors d'une réunion syndicale, je griffonnais un texte sur un bout de papier comme je le fais souvent. Ce texte s'intitulait Regard ferroviaire, à propos des

syndicalistes de la ligne Digne-Nice qui étaient venus expliquer les raisons de leur grève. Jean Coste, un ami des créateurs de la revue Filigranes, a lu ce texte et a proposé de le publier dans la revue.

Cela a été mon premier texte publié. J'ai trouvé intéressante l'idée d'ouvrir l'écriture à toutes les plumes sans a priori, sans jugement. Jean Coste m'a fait prendre conscience qu'il est possible d'être ainsi publié. En effet, j'admirais les poètes, des amis aussi, qui osaient montrer ce qu'ils écrivaient. Chez moi - mon père, surtout - on ne s'intéressait guère à mes penchants artistiques. Alors j'ai toujours eu tendance à minimiser mes talents, à me mettre en retrait, ne me considérant pas "à la hauteur".

Bien sûr il y avait le rêve d'écrire quelque chose qui sorte aux yeux de tous, mais avec la crainte de ne pas savoir gérer cette soudaine lumière. Voir le texte publié dans les pages de la revue, c'était une ouverture : être publié, non pour ce que je suis, mais pour le lent murissement de "l'œuvre" (terme bien prétentieux cependant). Une "œuvre" n'existe que si elle est lue et reconnue, que par la rencontre avec un éditeur aussi qui défend un travail.

Ma participation à Filigranes a eu des hauts et des bas liés à des peurs intimes, à un climat familial parfois très compliqué avec ses ruptures, ses moments de profonde déprime. La revue revenait toujours comme un signal, comme un phare dans les moments de doute. C'est par elle, sans

doute grâce à elle, que je me suis approché un peu plus de cet impérieux besoin d'écrire. C'est aussi par cette porte d'entrée qu'est venue l'idée de recueils et donc d'édition... J'écris sans cesse, sans trop savoir pourquoi, mais sans écrire, mais sans journées perdraient leur âme !

De temps en temps Filigranes m'incite à retravailler des textes, à jouer différemment avec les mots, ce qui explique mon lien constant avec la revue. C'est un des seuls endroits où mes textes sont lus sans jugement de valeur, mais pour ce qu'ils sont : des textes qui sortent des tripes. Même s'ils ont été travaillés dans le sens des pistes données, une fois parus, ils rencontrent, l'écrin de la diversité des expressions des autres. C'est un terrain d'aventure où, pour une fois, écrire n'est pas un "projet littéraire" et vendeur, mais une démarche collective de "jaillissement" !

II

Travailleur et poète du quotidien

XL : J'espère bien ne pas être le seul à me considérer sous cet angle. Une fois éliminées les prétentions à nous "montrer" poète, nous sommes bien ordinaires, sinon que peut-être chaque jour quelque chose de notre sensibilité nous invite à la poésie. N'est-ce pas de "vivre en poète", plus que d'écrire, qui importe ? Donc se poser sans cesse la question de notre capacité à devenir humains.

Gammes, par exemple c'est un carnet que j'ai écrit sur les terrasses en regardant les gens. L'inspiration vient de la vie, de ma vie, de ce que je sens de la vie des autres, des grands textes, de toutes les philosophies. Il faut lire

beaucoup, regarder le monde, écouter les gens, sentir et retranscrire dans une forme. Dans *Gammes*, dans *Hanté je suis* depuis, les filiations sont Prévert, Brel. Dès l'adolescence puis plus tard j'ai baigné dans Brel, Ferré, Ferrat, Brassens et à travers eux dans Aragon et Éluard. Ils avaient ce talent d'allier la musique aux mots et de donner encore plus de force au tout.

Fili : Quels sont tes livres de chevet actuels ?

XL : Des livres, j'en lis au moins dix en ce moment.

Ma table de chevet est une étagère pleine. Il y a un rayon poésie qui se réduit car j'ai presque épuisé mon stock. J'ai commencé une anthologie qui met en relation des poètes allemands et français. J'ai trouvé intéressant ce brassage entre des visions poétiques dans des langues différentes. Je lis tout en poésie.

En ce moment je lis aussi *Écrire la vie* d'Annie Ernaux. C'est l'écriture d'une vie que j'ai un peu connue finalement : l'après-guerre, les transformations consuméristes qui ont suivi la Libération, les femmes qui dans les années 50/60 devaient se faire avorter clandestinement, l'éclatement du couple hérité du XIXème et du début du XXème siècle. Ce qui me touche dans son écriture, c'est qu'elle parle d'une époque où j'étais trop jeune pour aborder ces questions. Je suis arrivé à maturité, dans les années 70. Ce monde et sa pente consumériste déshumanisée avait déjà fait ses ravages qui n'ont fait que s'aggraver depuis...

Dans mon bureau cette fois-ci, il y a de la philosophie, de la sociologie, des sciences, de la littérature générale, des études sur des auteurs... Cela fait des piles car je n'arrive pas à tout lire.

Il y a quelques jours, je me suis plongé dans *Lettres de Prison* d'Ahmet Altan, un auteur turc qui a été jeté en prison pour de prétendues accointances avec le terrorisme kurde. Il tourne cette mésaventure presque à l'humour. Je trouve cela extraordinaire. Chaque soir, avant que le sommeil ne me prenne, je lis un chapitre de roman et un ou plusieurs poèmes. En ce moment je suis dans la littérature érotique car j'ai une lecture prévue ici donc je vais imaginer quelque chose qui se tienne un peu.

III

Écriture et engagement

Fili : Pierre Villard du Mouvement de la paix a écrit une préface à ton ouvrage *La mille et unième nuit c'était hier*. Il fait allusion à la guerre que les USA ont déclarée à l'Irak en mars 2003. Toi-même, tu as mis des mots sur la souffrance, sur "l'oppression, la guerre". Comment interpeler le lecteur sur la violence à travers la poésie ?

XL : J'ai été réveillé en pleine nuit au moment où Bagdad était bombardée, avec la conviction que la guerre avait démarré alors que la veille on avait encore manifesté contre. Je suis allé devant mon écran et j'ai vu les premières bombes sur la ville. Il m'est venu : La mille et unième nuit c'était hier. Pourquoi, je ne sais pas ! J'ai sorti de ma bibliothèque tous les livres de poésies persanes, les textes religieux nés dans cette région... J'ai spontanément écrit un premier texte

puis tous les jours un autre que j'envoyais à un certain nombre d'amis de l'Éducation nouvelle et aussi à Christiane Lapeyre, connue des lecteurs de Filigranes. J'ai essayé d'en faire quelque chose qui rejoigne les grands textes de la légende de Gilgamesh, Omar Khayyam, Hafez, Abû-Nuwâs. J'avais le sentiment que ce qui était sacrifié là, c'était le berceau de notre culture.

On y retrouve ce qui se trame aujourd'hui encore, les guerres en Turquie, Syrie, avec les Kurdes. La dernière nuit, celle finalement où le conflit était officiellement terminé, n'était pas pour moi la fin de la guerre. Puis, j'ai arrêté d'envoyer les textes. On m'a dit : "Alors, et la suite ?". La suite, on la connaît aujourd'hui : c'est la guerre pire que la guerre, la guerre sans nom, sans visage, qui peut toucher n'importe qui, n'importe où, n'importe quand.

On a besoin de réactiver le mot "poïèsis" (poiein), c'est à dire créer, faire, agir. La poésie n'a pas à être hors du monde réel. Comment peut-elle renouer avec l'imaginaire ? Comment toucher les gens avec cela ? Je crois qu'il faut écrire tout simplement. C'est à ce moment-là que j'ai eu l'idée enfin d'en faire un livre avec l'aide de la poétesse Nicole Barrière (Coll. Accents toniques, L'Harmattan).

Manosque, ville du livre

Fili : Tu habites Manosque, connue pour ses *Correspondances* qui ont lieu chaque année fin septembre. As-tu joué un rôle dans cette manifestation littéraire ? Le joues-tu encore ?

XL : L'origine des *Correspondances* remonte aux années 1990. L'idée était de faire de Manosque une Ville du livre sous diverses formes avec un réseau d'imprimeurs, de relieurs, d'auteurs de livres d'artistes, de petites maisons d'édition. Cela a duré, j'y participais, j'y ai fait des lectures, et puis la direction des *Correspondances* a changé. Avant, nous étions présents tout le temps, nous faisons des happenings, nous chuchotons de la poésie dans l'oreille des gens, nous proposons des ateliers d'écriture de façon impromptue puis, petit à petit, tout s'est réduit.

"Manosque Ville du livre" a été lancé sous la houlette de Claude Gali et d'une municipalité de gauche. Très rapidement, avec la création du "Printemps des Poètes" et de l'association aux voix multiples "L'itinéraire des poètes", que nous avions créée, nous avons été mis à contribution : pendant trois ans nous avons sillonné les rues, sommes intervenus dans les écoles, avons créé des spectacles poétiques, animé un salon de la petite édition... tout ceci avec un franc succès.

Lorsque la municipalité suivante s'est installée, nos crédits ont été réduits de moitié dès la première année, puis nous n'avons plus été invités à travailler sur le "Printemps des Poètes". La politique culturelle de la ville a privilégié le spectaculaire tandis que le travail de création sur le terrain était rejeté. La dernière estocade a été portée avec la suppression du service culturel de la ville sous prétexte que la culture relevait de la communauté de communes. Les mauvais coups portés ont largement contribué à mon retrait volontaire de toute activité publique*.

IV

Corps et écriture

XL : L'approche "corps vécu en écriture" m'est venu à travers ma formation à la méthode Feldenkrais.

Je m'étais dit qu'en me penchant sur moi-même, mes attitudes, mon ressenti corporel, ça allait peut-être calmer un peu le jeu de ces mots qui venaient jour et nuit en un flot intarissable. En fait, au lieu de s'arrêter, ça n'a fait que s'amplifier.

Au bord du précipice de vies familiales échouées, d'une vie professionnelle trop bien bornée, j'aurais volontiers tout laissé tomber ! Il me restait mes lectures, la musique, l'écriture et ma jeune professeure de chant qui m'avait invité à me rapprocher de Jean-François Roquigny, kinésithérapeute, praticien Feldenkrais et chanteur de jazz.

Je me suis formé, parti avec l'intuition de trouver là quelque chose d'autre que des réponses toutes faites. La méthode Feldenkrais est assez méconnue en France, sans doute sous l'effet d'une vision française très cartésienne de la vie. Je me suis donc mis en mouvement, découvrant ce dont je me doutais déjà depuis mes lectures en sciences et en philosophie : nous sommes des êtres complexes ; il n'y a pas en nous un cerveau coupé du sentiment corporel ; pas d'esprit sans présence somatique. Nous sommes curieux de notre état intérieur en relation avec notre environnement.

* Ce moment de la vie culturelle de Manosque est documenté dans un texte de Michel Neumayer à paraître à Bruxelles au printemps 2020. Il sera accessible sur notre site et sur www.lamue.org

Dans cette pensée ne compte pour moi rien d'autre que la mise en recherche : revenir à ce que je suis, dans la nudité d'un instant où rien ne se passe, sinon une façon infiniment lente et bienveillante de me sentir bouger. C'est une forme de méditation qui ouvre les portes de ma curiosité, un "apprendre à apprendre" qui crée des liens.

J'ai alors eu l'idée de proposer des ateliers d'écriture "corps vécu en écriture" dans mon cabinet de Forcalquier ainsi qu'aux "Correspondances" de Manosque et lors de rencontres entre praticiens Feldenkrais. Cette expérience d'écriture particulière a été suivie par un nombre très limité de personnes comme si cette approche était hors circuit. J'avais l'impression de proposer là quelque chose d'étrange, d'inapproprié, comme si la question du corps vécu en tant qu'expérience était trop difficile. J'ai arrêté l'expérience tout en envisageant sans cesse de la reprendre.

Pour moi il y a un lien direct entre le mouvement de l'écriture et le mouvement de la pensée. Écrire, c'est élaborer une pensée, la coucher sur le papier. Les pensées sont des flux dont il faut se saisir. Les mains viennent "coucher" les pensées sur une page, de sorte qu'elles sont arrêtées là ! Pour utiliser une image : on parle beaucoup de posture, or nous sommes vivants, nous ne sommes jamais dans une posture, sauf en "arrêt sur image", lorsque nous sommes pris en photo. Là c'est le mouvement arrêté. Je propose souvent de faire cette expérience : s'allonger, percevoir les appuis de notre corps, noter le rythme de la respiration, les tensions musculaires existantes ou la détente. Puis, penser à un vécu tragique, ou du moins à quelque chose de désagréable

et observer les changements d'état corporel. Puis passer à une pensée positive ou agréable et noter les changements sensoriels. Nos pensées interfèrent donc au même titre que n'importe quel événement dans notre construction somatique. De là, on peut imaginer qu'une fluidité corporelle serait en lien avec une fluidité des pensées et dans la foulée du geste de l'écriture.

Bernard Noël dans *Extraits du corps** écrit : "un jour les épaules perdent / un jour le ventre / ou le cœur / ou tout le corps. D'un coup alors chute dans la chute, comme si la chair s'emballait sur les os et les os sur la chute. Le regard tourne sur lui-même et puis se hérisse d'images qui déchirent. Je ne peux pas fermer les yeux. Je ne peux pas."

C'est alors comme si le corps était le lieu de tous les poèmes, l'espace où dedans et dehors s'unissent pour glisser, choir, renaître à la sensation de l'existence. Ce corps qui n'existe pas hors de ma présence. Sans lui je ne suis que chair sans esprit ou esprit désincarné donc sans réalité. Par lui je m'invente toutes les incarnations possibles, tous les états d'être imaginables. Je peux même m'inventer des mondes qui du dedans jaillissent au dehors, sur la page blanche de la vie. Un écrit a besoin pour exister que quelqu'un existe corporellement.

V

Corps et pensée : la question de l'enfance

Fili : Un questionnement de nature philosophique traverse ton travail. Qu'en est-il aujourd'hui ?

* Édition Unes, 1988

Cherche-t-on la réponse, comme tu le suggères, "aux pourquoi de notre enfance ?"

XL : Comme beaucoup de gens, je me suis interrogé sur le pourquoi des choses. Au fil de mon propre travail corporel, je me suis interrogé sur ma curiosité dans différents domaines et j'ai pu observer comment mon enfance a pu nourrir mes manières d'écrire.

Comment écrire si l'écriture n'est pas une recherche ? Les causalités positivistes (héritées du XIX^{ème} siècle industriel) considèrent que toute chose a une cause et qu'il suffit de la déterminer pour comprendre le phénomène. Pour les physiciens du début du XX^{ème} siècle au contraire (Heisenberg ; la physique quantique), il devient évident dans tous les domaines de considérer les choses sous l'angle de la complexité : un phénomène ne peut être réduit à l'une de ses parties, un système est toujours le résultat de plusieurs causes conjointes, chaque réponse ouvre de nouvelles questions et ce dans un cheminement infini. J'adore le signe appelé "point d'interrogation" et la phrase de Woody Allen : "J'ai beaucoup de questions à vos réponses".

Ma quête philosophique s'inscrit dans ceci : comment devenir humain alors que la définition même de l'humain nous échappe ? Dans *Les animaux dénaturés* Vercors a écrit : "L'animal fait un avec la nature. L'homme fait deux. Pour passer de l'inconscience passive à la conscience interrogative, il a fallu ce schisme, ce divorce, il a fallu cet arrachement. N'est-ce point la frontière justement ? Animal avant l'arrachement, homme après lui ? Des animaux dénaturés, voilà ce que nous sommes."

De là mes questionnements sur mon propre chemin du corps à l'esprit, de

l'esprit au corps, toujours dans le lien à ce que nous fûmes. Je repense à Edgar Morin et son *Le paradigme perdu : la nature humaine*. Ce texte, lu en terminale, m'a suivi partout et a déclenché chez moi de nombreuses questions anthropologiques. Par ailleurs, dans *La méthode*, Edgar Morin écrivait : "Ce qui meurt aujourd'hui, ce n'est pas la notion d'homme, mais une notion insulaire de l'homme, retranché de la nature et de sa propre nature ; ce qui doit mourir, c'est l'auto-idolâtrie de l'homme, s'admirant dans l'image pompière de sa propre rationalité." Résonances, étranges résonances... Comment explorer ma propre inhumanité afin d'ouvrir un chemin vers une sortie de l'Homo Sapiens qui deviendrait alors un "Homo Humanis" ?

La "culture de paix" évoquée en entrée nécessite à mon sens une grande lucidité sur ce que nous sommes. Comment la violence se fraie un chemin en moi-même lorsque mon discours plaide pour le contraire ? Suis-je en mesure d'assumer ma fragilité d'être humain, pour mieux comprendre ce qui se tisse dans la vie de "l'autre", de "l'étranger", du "pas comme les autres" ? Alors oui, assumer, c'est aussi décrire, dire pour mieux défaire les mailles du filet qui nous maintient en cette mâle assurance dont on voit bien ce qu'elle fait du monde !

Fili : Dans dans de très beaux poèmes d'amour de *Gammes*

il est question de rupture avec un être cher, de séparation. Ils laissent le sentiment d'une grande tristesse. L'écriture est-elle un exutoire à la souffrance ?

XL : Un exutoire certainement ! Ma vie a été faite d'échecs, d'effondrements, de reconstructions délicates, de moments difficiles sur le plan affectif et cela reste présent. On ne se guérit jamais de rien, on vit avec. L'écriture est un moyen de mieux comprendre. Lorsque j'exerce mon métier de kinésithérapeute, la question est : "Puisque j'ai vécu ces épreuves, comment puis-je aider ?" À cet instant il y a des mots, un geste, qui viennent apaiser, rassurer, peut-être, de ceux que j'aurais aimé recevoir lorsque c'était mon tour de souffrir. La poésie ou d'autres écrits alimentent nos questionnements.

Comment ce qu'on écrit va-t-il à la rencontre de quelqu'un ? Quand j'écris, je ne sais pas si j'écris à partir de moi-même ou à partir de ce qui se passe au-delà de mes fenêtres. Comment cette sensation d'être en contact avec quelque chose au -delà de nous-même nous traverse-t-elle et nous invite à vivre en humain ? Et si cette perception formait un tout qui nous fasse grandir en tant qu'humains ?

VI

Espace, liens et filiations

Fili : Spatialement tes textes sont souvent sur deux espaces qui se répondent. D'où te vient ce rapport à l'espace ?

XL : En poésie, la musicalité prend tout son sens. La poésie est une forme courte : il faut qu'en très peu de mots le sens jaillisse. Lorsque je veux envoyer un texte à *Filigranes*, je

pioche quelquefois dans ce que j'ai déjà écrit et je mets tout en vrac. Ou bien je juxtapose deux textes ou je les mélange. Il m'arrive d'écrire un texte en prose avec de la ponctuation, puis je le déconstruis, je coupe les phrases, je les disperse et ça fait un poème.

Puis, lorsque je relis, je suis parfois surpris car un sens inattendu en sort. Quelquefois mon écrit a besoin d'un éclairage différent. Alors, j'ajoute des éléments en italique pour attirer l'attention, car je ne peux pas les inclure dans le corps du texte. La mise en espace du texte peut être assimilée à une résonance. C'est un jeu avec la matière, un jeu de construction : la coupure fait ponctuation. Peut-être que de déconstruire et reconstruire mes textes me vient de ma longue pratique enfantine des premiers Lego® ! (Rire).

Fili : Dans *Gammes* encore tu écris : "Ma vie désormais se blottit dans la marge du monde". Depuis 2003, tu fais le choix de la discrétion et du retrait. Robert Badinter dit que "l'art de la vieillesse est de trouver la juste distance avec la vie, ne pas trop s'y accrocher et ne pas trop s'en détacher..." Es-tu d'accord avec cette pensée ?

XL : Oui, quand on a eu la prétention de faire des choses sur scène, on s'impose une contrainte. Et puis les choix politiques d'une ville font qu'à un moment les choses ne sont plus possibles. Je suis à présent dans une forme d'humilité. Le retrait s'est imposé de lui-même puisque les opportunités de faire des choses s'étaient restreintes. En même temps

c'est un paradoxe car on a tous un ego. Bien entendu, ce serait formidable la célébrité, gagner des millions avec la poésie ! Mais il y a un moment où, à force d'écrire, on aimerait que ce qui a été produit fasse son chemin, non pas au motif d'une gloire personnelle, mais parce qu'on livre une philosophie. Alors oui, parfois, c'est un peu frustrant.

Fili : Tu as dit tout à l'heure que tu étais publié sur des blogs (*) mais où trouver tes recueils ? Que fais-tu pour te faire connaître ? Échanges-tu avec tes lecteurs ?

XL : C'est simple ! Je ne suis pas doué, je ne sais pas me vendre car j'estime que je n'ai rien à vendre. Pour le moment je n'ai pas d'éditeur qui décide lui-même de faire les démarches pour moi. Je n'ai jamais touché des droits d'auteur car je n'ai jamais vendu suffisamment de livres, je ne sais pas comment être invité lors de salons du livre. Si quelqu'un est capable de m'apprendre à faire ce genre de choses, je veux bien prendre des leçons.

Je ne sais qu'écrire. Je ne suis pas doué non plus pour réunir des textes dans un recueil et les envoyer à des éditeurs. On peut trouver mes livres dans toutes les bonnes librairies si les libraires le commandent.

Bref, j'ai très peu de retours, c'est une grande interrogation. Il y a des moments où je me dis que mes textes et recueils sont mauvais car mes lecteurs proches ne m'en parlent même pas. Puis à d'autres moments je me dis que mes textes les touchent trop et qu'ils n'osent pas en parler. Est-ce qu'un auteur a besoin finalement de retours ? Je ne sais pas.

Fili : Ton fils écrit lui aussi. Que ressens-tu quand tu vas avec lui à des manifestations littéraires ?

XL : Une réussite dans la vie c'est quand le flambeau que l'on transmet est repris et amplifié. Quand Mathieu était bébé, je lui inventais des comptines, je lui racontais des histoires. La vie d'un parent c'est aussi transmettre le goût de lire, d'écouter, de faire de la musique, de jouer avec les mots. Même si on ne les publie pas, ce n'est pas grave. Je dois dire à un moment donné que j'ai une certaine fierté d'avoir pu transmettre ces choses essentielles

Fili : Nous allons nous quitter... Comment, en trois mots seulement, parlerais-tu de toi et de ton écriture ?

XL : N'importe lesquels ? Me vient "rire" car l'idée est déconcertante de décrire mon écriture en trois mots. Ensuite, "Proust", peut-être aurais-je été plus à l'aise avec son questionnaire. Et puis "archipel" : Édouard Glissant a beaucoup écrit sur "le tout monde". J'ai beaucoup aimé l'idée d'un monde en "archipel". Elle rompt avec un monde découpé par des frontières. L'archipel n'est en rien un repli.

Cet entretien a été mené à l'hiver 2019 par Anne-Claude Thevand et Chantal Arakel

* http://emmila.canalblog.com/archives/albert_camus/index.html

Au carrefour des arts

Cela qui vient n'est aube que pour vous, lassés.
Edouard Glissant

Au carrefour, prenez donc la route de vos rêves.
Ne vous laissez pas endormir, c'est l'heure.
L'heure de danser, de chanter, de laisser aller plume et
pinceau sur la toile des jours.
D'allier la musique des mots au silence complice.

Suivez la pente de vos intuitions.
Ne vous laissez point détourner, même si la pente vous
paraît ardue !

Entendez, entendez les mots feutrés.
Délivrez vos doigts de leur gangue de timidité.

Si le silence est de coutume, n'hésitez pas à lui repeindre
le portrait.
Qu'il danse donc en soulignant de son trait, la musique de
l'avenir.

Affutez vos messages, sortez vos toiles !

Vivez donc debout et laissez-vous respirer, inspirés.
Il est temps d'apprendre à vivre debout !
C'est si fragile l'équilibre qu'il permet toutes les audaces !

Debout, c'est l'heure !
Nous serons plus que prévu au rendez-vous des colères trop
longtemps rentrées.
Il est temps que... Moins de profits, plus de poésie !
L'art courant les rues, danse sa sarabande sur les places
endiablées !

Ceux qui marchent ne sont pas au sommet.
Ils sont à la base de tout.
Souvent privés de, sans rémission.

Ça chante, et ça claironne.
Ça traverse rues et ronds-points.
Ça fait une pause près des wagonnets,
vague souvenir d'une ville engloutie.

Regardez bien ce qui vient.
Écoutez le bruit des âmes en colère.

*Écrire un jour
Serait seulement sillonner les pages
D'un entrelacs chorégraphié de phrases*

*Ça n'a pas de sens ni de prix
Écrire*

*Sur le sol vermoulu des pages blanches
Blanc de rage tu poursuis ta route
Sinueuse entre ces mirages de mots*

*Tu rêves
Tu rêves savoir
Être certain de ce que tu sais
Pour en écrire au moins les initiales*

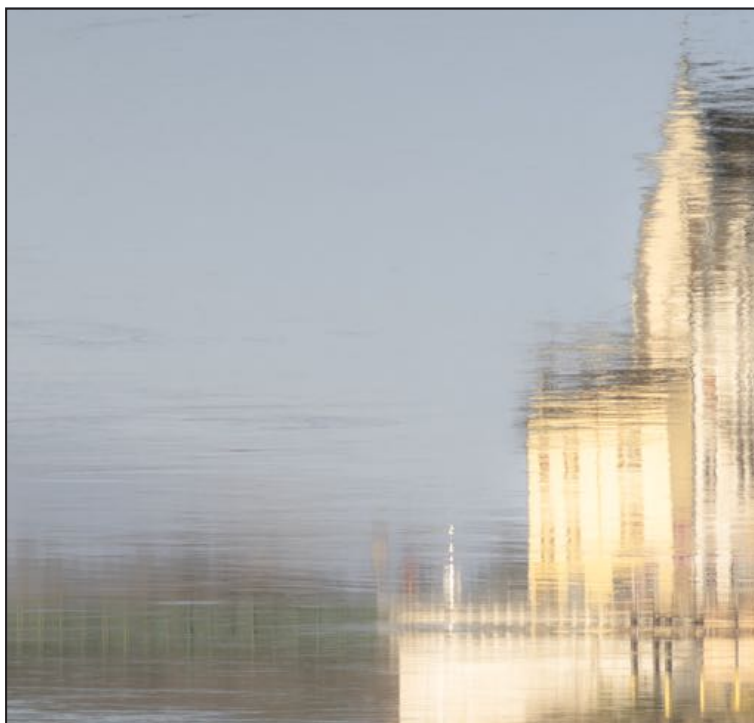
X.L.
mai - décembre 2019

(c) Anne-Claude Thevand

Les flots de mon âme

[https://www.anneclaudethevand-
photographies.com/photographies.com/](https://www.anneclaudethevand-photographies.com/photographies.com/)





*Les flots de mon âme foisonnent
de trésors enfouis
venus d'un vestige abyssal.
Le tourbillon du temps
envoûte mon reflet
et souffle sur mon ombre
chancelante.
D'un pas, mon âme errante
chavire et s'exalte
de ce spectre ensorcelant.*

*Je suis ces flots flous
ces flots fous
ces mots fous
ces mots flous.*

*Le flou altère ma nuance
le fou adhère à mon silence.*

*Le chemin de mon âme enchaînée
s'engouffre
et s'estompe vers d'autres sphères.
L'éclat de l'eau berce mon cœur
et m'ancre à mon rivage.*

Mauvais augure

En ce matin calme, le soleil levant et la brise légère apportaient un sentiment de sérénité, d'apaisement. Les fleurs des champs étaient douces telles des aquarelles. Leurs couleurs pastel étaient reposantes à souhait. La nature s'éveillait à son rythme. Les papillons déployaient leurs belles ailes colorées et commençaient une danse légère de fleur en fleur. Leur passage laissait sentir les effluves des différentes essences. Des odeurs qui appelaient à la rêverie.

Les oiseaux entrèrent eux aussi dans la danse, une danse soudainement massive et rapide. C'était de mauvais augure. Cette danse sombre, bientôt sinistre, annonçait la venue des rapaces.

Les rapaces terrorisaient tout le monde : insectes comme petits oiseaux ou encore petits mammifères. Les rapaces cherchaient chaque jour de nouvelles cibles, de nouvelles victimes, de nouvelles proies dans le ciel, dans les champs ou dans la montagne avoisinante. Les rapaces tournoyaient de plus en plus vite, de plus en plus près, de plus en plus menaçants.

J'étais de plus en plus inquiet car je n'étais pas à l'abri et je ne voulais pas me faire dévorer. Je n'avais pas d'autres solutions que d'escalader la montagne pour m'enfuir. Je montais du plus vite possible. J'avais espoir de me réfugier dans un recoin de la

montagne. Je sentais l'angoisse arriver. Mon cœur battait de plus en plus fort. Je transpirais à grosses gouttes. La frayeur s'emparait de moi. Je devais lutter et rester concentré car je savais que derrière la montagne, il y avait un précipice. Je ne voulais pas tomber, je ne voulais pas sombrer. J'essayais de respirer calmement mais je n'y arrivais pas. Je sentais mon sang taper contre mes tempes. C'était comme si j'avais un tambour dans la tête ou pire, un marteau prêt à m'assommer. J'entendais les rapaces se rapprocher de la paroi rocheuse. Je voyais leurs ombres de plus en plus effrayantes, de plus en plus terrifiantes, de plus en plus horribles.

J'aurais aimé me faire plus petit. J'aurais aimé être ailleurs. Je ne pouvais pas. La terreur cédait la place à l'affolement. J'étais pris de panique comme jamais. Je ne sentais ni mes jambes, ni mes bras. Je ne sentais plus rien en fait. Ni la paroi, ni mon corps, ni même mon âme. Je me suis vu mourir sur place. Les rapaces, sans me toucher jamais, juste en se rapprochant sans cesse plus de moi, ont fait que, dans un dernier pas, j'ai perdu l'équilibre. Je suis tombé au fond du précipice.

Je ne sais pas si je suis mort. Ma plume parle désormais pour moi. C'est mon éternité.

A-CL.TH

Abracadabra

Le feu des cieux dévore tous mes rêves. Des strates lie de vin ourlent les nuages allongés, écartelés par des vagues de chaleur. La tempête menace, le vent s'annonce pour demain...

Ici et pour l'heure, le calme de l'atmosphère endort les méfiances et contraste follement avec l'embrasement tout là-haut. Le lac de ma nostalgie saigne en larmes roses, il reflète, tel un miroir rougeoyant, la danse lente des nues voyageuses. Assise en bord de rive, j'assiste au duel des barbes à papa joliment rosées et des épées rougies par les douleurs bleues infligées par le bourreau. Ce bras vengeur aux ordres de la jalousie et de la trahison. Avec énergie, je tiens tête aux esquifs de la vie. Avec ténacité je suis fidèle à la naissance des nivéoles neigeuses. Le taffetas cramoisi des tulipes jette des clins d'œil aux lys élancés et les jaunes primevères tapissent la terre humide... Le ciel flamboie toujours, on le dirait atteint de cardiomégalie, un cœur énorme s'étire en accordéon... il va se déchirer... rien ne peut le retenir, ni clou, ni agrafeuse !

Abracadabra ! Je rêve...

Ce rêve, ces mots sont-ils l'expression de souvenirs, de désirs ? Ces images, ces métaphores seront-elles les figures d'une chorégraphie future ?

Ces estampes amèneront-elles mes pinceaux à nuancer la musique de mes tableaux ? Alors j'écoute l'Histoire, les films, le théâtre... Je regarde, j'échange avec les vivants et la nature, les peintures, les photos. Et je rêve...

Parviendrai-je un jour à donner naissance à l'œuvre ultime, idéale, celle que tout artiste vise, cherche éperdument. Camus n'a-t-il pas dit "les écrivains gardent l'espoir de qui, à force d'humilité et de maîtrise, ressusciterait les personnages dans leur chair et dans leur durée" ? Il ne s'agit pas de perfection, figée et sans issue. L'émotion et la beauté surgissent souvent dans l'inattendu, le cri, la surprise. Il arrive qu'un souffle céleste touche le corps et l'esprit et dépose l'idée dans une petite phrase, une pièce de puzzle. Une note, belle, lumineuse et libre. Un fragment, un lambeau même...

Abracadabra ! Une graine universelle. Dans la danse de la vie, misères et bonheurs se chevauchent, se suivent, s'annihilent... Puis l'eau du temps, jamais la même et toujours la même, lave les souillures accumulées et l'agonie des ressentiments se fait cadeau pour un chemin d'espoir et de beau temps. Je vous le confie : je rêve arc-en-ciel.

Ch.B

*Abracadabra, expression qui proviendrait de l'hébreu Ha brakha dabra (« הרבה הכרה ») qui signifie «la bénédiction a parlé», ou « Abreg ad Hâbra », « envoie ta foudre jusqu'à la mort ».

J'allais
Tous feux allumés
Salves d'allégresse
Immenses les rafales de jeune sang

Dévorant la muraille
Du rouge tonnait
Ne fût-ce que pour moi
Les grandes tombées d'orgues altières

Avait-il encore trop d'haleine
L'hiver paré d'épines
Cent fois descendu
Qui loin crachait sa neige

Tous ces linges à panser
Que l'on avait mis à sécher
Dédaignant nos misérables déboires
Pour n'entendre que l'inarticulé des siens

J'allais
Phare au cœur
Légère de rançon
Dans la lumière étourdissante
Que l'on monte à cru

Et se jouait l'infatigable
L'élysée mémoire
Insensée que j'étais

Corde tendue le temps
Remorque la blessure
Pauvre luisance
Ou ancre fiable
S'effilochait l'écorché
D'une chanson douce

La blessure enlise la blessure
Où les silences sans nom mûrissent
Et qui dormaient et qui brûlent

Danser
Ne semblait retenir
Qu'une mesure harassée
Une balafre suppliciente

J'affamais le feu
Si haut
La seule rémission

M-Ch.R.

La nuit venue

*"N'entendez-vous donc rien ? N'entendez-vous donc pas (...)
cette voix qu'on appelle d'ordinaire le silence ?"*

Georg Büchner*

Les fantômes qui traversent nos jours sont invisibles, égarés parfois, certains si blancs, si pâles. À pas feutrés ils dansent à nos côtés là où se croisent les mondes. Ce sont fragments d'opacité égarés à la lumière. Ils nous côtoient et nous ne les voyons pas.

Vers le soir ils nous reviennent. Quand le jour s'en va. Quand jaillie de nos boîtes à musique, de nos écrans, des pages que nos yeux sillonnent, leur présence nous envahit. Quand leur souffle nous surprend. Quand leur piquêre mélancolique et douce nous aiguillonne. Quand vivre en vérité vaut. Quand, en leur compagnie vers l'autre scène, nous-mêmes pleins d'espoirs, nous avançons...

Alors, pour notre grand bonheur, ils piquent vers le sol, l'effleurent et redécollent. D'ouate et de satin rose, de jambe fine, ils sont. Ils se font rubans attachés aux chevilles, polychromes phylactères, signes échappés de quelle mémoire, surgis on ne sait d'où, virevoltant tout autour.

Ils se font sarabande. Ils emplissent l'espace, font frissonner les plis et les tentures où nous nous préservions. Ils res-soudent. Ils rouvrent à nos mémoires des pages offertes au désir. Flux et reflux.

Ils froissent et défroissent les paroles où, il y a peu encore, nous nous croyions. Leurs voiles gonflent. La houle monte. C'est charivari que cela, où s'accommode ce qui va puis vient, ce qui voyage et puis repart.

Ils sont femmes, ils sont hommes, ils sont enfants, ils sont l'incomplétude en nous par la nuit fécondée.

*et c'est ton image mère qui s'est tue
c'est toi mon enfant né ce jour entre les roses
ce sont mes bras où je te tiens*

*et c'est un lac de Bavière sombre et si beau,
c'est ton regard femme sur ma peau et moi
qui tremble au soleil d'été
c'est le deux en nous comme une clef, comme un trèfle
qui attend*

*et c'est un vaste étang tout près de la mer
et l'annonce d'un départ
c'est un train dans la nuit
c'est un visage fendu dans le matin blême*

*c'est l'éphémère
c'est ton image dans l'eau ce matin sur le chemin des
collines, c'est son miroitement furtif*

*ce sont les voix perdues, elles ne sont plus les vôtres
ce sont tant d'airs chansons et ritournelles où je m'abreuve
tant de langues où dans l'insu je me perds
là où rouillent et s'éraillent et renaissent
toutes nos joies, toutes nos peines*

*c'est le frisson qui me pénètre
où je t'ai déposée
c'est l'amie si chère qui nous relie, son visage et son rire*

*ce sont des fils qui se croisent,
c'est le mélange des peaux où nous sommes faisceau
c'est l'archipel où, d'île en île, nous naviguons
c'est...*

MN

* Linda Lê, *Chercheurs d'ombre* (Christian Bourgois éditeur) p.41

Autoportrait au paysage

*20 Harmoniques pour Serge Plagnol
en écho à Cursives N° 103*

- = le Paysage était ce rivage
qui alors se mit à me sourire
- = Nature et Figure subsumées : pacifiées là
- = Peinture édénique : mise au jardin élu
de l'Origine
- = mesure pour mesure
d'Harmonie ainsi donnée
la visibilité devint poétique
- = corps aventurés
sous la coutellerie des vents
et des hautes folles herbes
- = lopins de terre
mouchoirs de ciel
au paysage suffiraient
- = amande douce-amère
Mandorle de divination
symétrie à révéler
- = pétales moulurés et
feuillages oblongs :
la Nature ici entrouvre ses lèvres
- = corps traversier de la Lumière :
vitrail rythmé de l'œuvre et
verrière Art Nouveau :
Plagnol enlumine
hors des cernes et des fatigues
- = cyprès du dressement
lumière enclose
de lointains tombeaux

- = fruits déhiscents
dans l'éclat :
semence ébruitée soudain
en fièvre toute
l'Espace : amoureuxment
essaime
- = Debussy en ces parages (dites-moi)
de sa partition venu
impressionner la toile
et d'un pas esquisser
pour le Faune en nous
sa danse forcenée
- = Peindre la couleur et croire que
sa surface mènera à la profondeur
- = le trait s'y expérimente :
sarmenteux et inquiet
pleinement matisien et
galbé : le Trait
à son ascendant
rendu
- = Chagall en ces parages (dites-moi)
plus terrien que céleste et
de lévitation pourtant pareille
- = et ce Bleu qui nous fond
aimanté du seul regard
cette rosée de larmes :
sudation de Beauté
- = d'amoureuse façon vagabonde :
formes et figures au final
s'y rejoignent et joignent
- = de nos mémoires peints
l'effet à feuilleter
apparaît : palimpseste
- = clair/obscur : pour de neuves fenêtres
bipartition valant accord majeur
- = pluie du pinceau : pinceau de pluie
pour cet Autoportrait au Paysage
ressaisi de luisances

Cl.B.

Apocalypse

Chant de Lurçat
Glace et feu
L'espace est noir, infini, chaotique
Mais il est habité de soleils tournoyants,
d'animaux mystiques
Bouc argenté
Bélier flambant
Taureau d'or et de sang
Lion radieux
Coquillages phosphorescents
Poisson bleu ciel
Coq étincelant
Papillons crépusculaires
Salamandre incandescente
Chouette lunaire
Après la nuit de la mort
Transparents, lumineux
L'homme rayonnant et son bestiaire glorieux
Parcourent la terre
Hantent l'onde
Flottent en l'air
Et traversent les flammes.

M-N.H

Corps défendant

Le silence des veines
résonne de paroles

cette langue qui danse dans l'esprit
l'ignoré de toi que la geste
divine caressait.

Nous ignorions vivant
de passé sans futur durci de présent

de cette ignorance qui pousse
au bord des vies, herbe au bord
des avens séchée au soleil d'été.

Passer le pas pour
la découvrir

s'exposent les mots
faiseurs de réalité

Dans le regard toute la volonté muette
pour entendre l'esquisse de paix
remise à d'autres mains
immaculées

A.P

MINUIT ET QUART

compte à reboire de piano-bar
aux vœux passoires
de pas ce soir

SYMPHONOIRE

brouhaillard de comptoir
aux échos d'accoudoir
de fond de soûloir

À L'ÉCART DES REGARDS

au bout du couloir
un miroir dans le noir
réfléchit tard le soir

PAR LA LUCARNE

ballet somnolent
de nuages laiteux
aux ombres attardées

OÙ FLEURIT L'OUBLI

lumière mouillée
de sentier désaffecté
tangue le décor

NUIT TOMBANTE

ténébrumeuses allées
et voeux nus grelottants
sous les cyprès

NOCTURNE

ténébrume alanguie
dans un ourlet d'organdi
frémissement

DOUX REMOUS

accouplement
de l'ombre et du silence
bruissement ténenbrumé

P.F.

Debout

Marionnettes fatiguées
ressort perdu
marionnettes piétinées
ne danseront plus

et pourtant un bras
se lève une jambe
pivote s'étire
le corps se déploie
la bouche s'ouvre sur
un cri

ensemble
c'est une vague qui enfle
un champ rebroussé par le vent
un vol d'étourneaux
qui d'un coup vire de bord
passant de l'ombre à la lumière
c'est une rumeur qui monte
cet instant avant le concert
où le désir tendu
à l'extrême
s'éprouve et s'accorde

maintenant
on peut s'arc-bouter
à la musique et se hisser
jusqu'au bout du ciel
qui viendrait nous déloger ?
à l'abri du feuillage sonore
on déjoue les pierres qui sifflent
certains sont tombés
on les porte
on les relève
on les protège
et on repart
 quelle lumière dans les bras qui se tendent
 dans les pieds qui scandent l'espoir

murs qui se dressent
hermes qui s'abattent
l'espace se réduit
bientôt on ne pourra plus bouger
sauf
à l'intérieur de soi
de nous
là où s'éveille le non

on attend
dans ce nœud de silence
que lève le pain de colère

M.M.



S'abonner à Filigranes

FRANCE	Normal (4 numéros) 30 €
FRANCE	PDF (étudiants, chômeurs) 20 €
FRANCE	Soutien (4 numéros) 46 €
ÉTRANGER	Normal (4 numéros) 33 €
ÉTRANGER	Soutien (4 numéros) 46 €
BIBLIOTHÈQUES	(3 numéros / un an) 27 €

Chèque à FILIGRANES (Code IBAN sur demande)

Commander d'anciens numéros

"Sur la corde raide" (N°103)
 "Emrunts, empreintes" (N°102)
 "1.0.1" (N°101)
 "100% création" (N°100)
 "Vers le cent" (N°99)
 "Rejouer le monde" (N°98)
 Le numéro + frais de port : 12 €

Travailler avec Filigranes

Les détails des trois numéros de la saison 2020
 "Récups et maraudes" sont à découvrir sur
www.ecriture-partagee.com

Envoyer des textes à Filigranes

Filigranes publie par principe des textes courts (1000 mots maximum, soit 5000 signes), en relation avec les thèmes annoncés. Sauf cas de force majeure, la revue ne prend en compte que les textes saisis sur ordinateur, qui lui parviennent par courriel. Plus d'informations sur...
http://www.ecriture-partagee.com/03_Fili_numero/a_fili.htm.

Filigranes - Revue quadrimestrielle

N° 104 "Pas de danse" Avril 2020
 Directeur de la publication : Michel NEUMAYER
 Odette NEUMAYER (*Fondatrice † 2013*)
 Les Amis de Filigranes - Association Loi 1901 - ISSN 0296-6409 -
 1, Allée de la Ste Baume - F 13470 CARNOUX

Dépôt légal

Dépôt chez l'imprimeur : avril 2020
 Reprosystem - 83000 TOULON
 DÉPOT LÉGAL 2^{ème} trimestre 2020

Contact

www.ecriture-partagee.com
om.neumayer@arobase.free.fr

Filigranes

revue d'écritures

Collectif
DE LA REVUE

Chantal ARAKEL
Ariette ANAVE
Jeannine ANZIANI
Teresa ASSUDE
Claude BARRÈRE
Chantal BLANC
Monique D'AMORE
Nicole DIGIER
Laure-Anne FILLIAS-BENSUSSAN
Christiane LAPEYRE
Jean-Jacques MAREDI
Michèle MONTE
Agnès PETIT
Marie-Christiane RAYGOT
Françoise SALAMAND-PARKER
Anne-Marie SUIRE
Anne-Claude THEVAND

Directeur
DE PUBLICATION
Michel NEUMAYER

Odette NEUMAYER
(Co-fondatrice f 2013)

FILIGRANES
1, Allée de la Sainte-Baume
F- 13470 CARNOUX-EN-PROVENCE
www.ecriture-partagee.com

(ISSN 0296-6409)

Filigranes, revue d'écritures, entend promouvoir les "hommes du commun à l'ouvrage" (Jean Dubuffet) et soutenir l'accès de tous au pouvoir d'écrire.

Aventure collective engagée en 1984 et poursuivie depuis, la revue a pour objet d'ouvrir un espace de coopération où l'écriture puisse se mettre en travail et où lecture et publication deviennent démarche partagée.

Lire un numéro de Filigranes, c'est repérer le dialogue des textes et découvrir comment les problématiques et thèmes proposés donnent matière à écrire.

Trois fois par an se tient un séminaire ouvert aux lecteurs et amis. C'est là que s'élaborent les choix éditoriaux contribuant à enrichir la réflexion de chacun au sujet de la création contemporaine.

N°104

(Avril 2020)

Prix au numéro : 10 euros
Abonnement 4 numéros : 30 euros

**Parution
quadrimestrielle**